La population iranienne face à l’eschatologie persane

Les Perses n’ont pas attendu l’islam pour être un peuple religieux, où temporel et spirituel se mêlent, le pouvoir se chargeant à la place de Dieu de châtier les méchants et de récompenser les bons.

Yves-Marie Adeline

L’Iran doit faire face à la guerre dans un contexte intérieur de dégradation générale des conditions de vie : 40 % de la population vivent dans des bidonvilles, les fonctionnaires du régime eux-mêmes souffrent d’une baisse drastique de leurs revenus, de sorte qu’en définitive, seule une petite élite vit confortablement.

La question se pose de savoir si la guerre profitera ou au contraire nuira au régime théocratique. On se souvient que lors des manifestations qui, il y a deux ans et demi, avaient marqué la vie politique du pays après l’affaire Mahsa Amani (battue à mort par la police religieuse parce que son voile n’était pas correctement ajusté), les protestataires remettaient en cause la théo-cratie elle-même pratiquée ici depuis le renversement du roi (le « shah »). Sous cette perspective, il n’est pas inutile de rappeler que la question du rapport entre le religieux et le temporel est posée dans ce pays depuis très longtemps, au-delà même de la seule période islamique étendue du VIIe siècle à nos jours.

Dans la mythologie précédente, celle de la Perse antique et de la Mésopotamie, un dieu suprême a engendré deux fils, auxquels a été donné successivement l’empire du monde : d’abord au dieu mauvais, Ahrimane, qui doit régner durant neuf mille ans ; ensuite au dieu bon, Ahura Mazda, dont l’attente est portée par le mazdéisme, et le zoroastrisme qui l’a complété, voire légèrement modifié[[1]](#footnote-1). Cette attente d’un libérateur du mal, qui instaurera son royaume de justice, se rencontre également chez les Juifs en attente du Messie, lequel est à leurs yeux un libérateur aussi bien spirituel que temporel (« Est-ce maintenant que tu vas rétablir le royaume d’Israël ? » Actes 1-6) ; c’est pourquoi Judas fut déçu d’apprendre que le Royaume de Jésus n’était pas de ce monde (Jn 18-36).

En dépit de l’enseignement christique faisant la part des choses (« Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu » Mc 12- 17), après la montée au Ciel de Jésus ressuscité, de nombreux chrétiens ont attendu la Parousie (« Il reviendra dans la gloire pour juger les vivants et les morts… ») de manière hérétique, comme l’avènement d’un sauveur à la fois temporel et spirituel. Par ailleurs, cette parousie, second avènement du Christ, semblait imminente, de sorte que plusieurs grands courants religieux orientaux, notamment le proto-islam, étaient ouvertement apocalyptiques[[2]](#footnote-2). Puis, Jésus ne revenant pas, l’islam, originellement une théorie judéo-chrétienne[[3]](#footnote-3), entreprit d’inaugurer lui-même le règne temporel du bien : au-delà de la figure du Mahdi, sorte de messie musulman que l’on rencontre à plusieurs reprises dans l’histoire, c’est la religion elle-même qui juge les hommes, et opère sa distinction entre le bien et le mal, de sorte que la violence de son prosélytisme – sans équivalent parmi les grandes religions – est comparable à celle d’un jugement dernier (« Vous êtes la meilleure communauté qu’on ait fait surgir pour les hommes, vous ordonnez le convenable, interdisez le blâmable » Sourate 3-110), au point que celui qui tue au nom d’Allah non seulement se sauve de ses propres péchés[[4]](#footnote-4) mais sauve également sa victime, malgré elle. Il faut rappeler que le mot lui-même « islam », que l’on traduit le plus souvent par « soumission », est étymologiquement engendré par l’araméen hawei shelim, que l’on trouve dans la Genèse (17-1) quand Dieu dit à Abraham : « Sois parfait » : le mot arabe « islam » renvoie en fait à l’idée de la perfection. Dans cette logique, le calife Omeyade Abd el Malik (646-705) fait graver sur ses monnaies son titre de « lieutenant de Dieu », « ombre de dieu sur la terre »[[5]](#footnote-5). Ainsi l’islam lui-même, en tant que religion, agit à la place de Dieu en châtiant les mauvais et en bénissant les bons.

Entre Allah et Mazda

En Iran, l’ayatollah[[6]](#footnote-6) Khomeiny n’a pas été identifié au Mahdi mais au temps de son règne, sur les bancs de l’école, on faisait répéter aux enfants : « Dieu ! Dieu ! garde Khomeiny sous ta protection jusqu’à la révolution du Mahdi ! »[[7]](#footnote-7). Khomeiny était regardé par les chiites persans comme un précurseur du Mahdi, de la même façon que saint Jean-Baptiste était précurseur de Jésus… sinon que ni Jean-Baptiste ni Jésus ne se mêlaient du gouvernement civil, la différence est essentielle… Il se trouve que Khomeiny est mort en 1989 sans que sa disparition n’annonce « la révolution du Mahdi » : plus prosaïquement lui a succédé l’ayatollah Khamenei, conformément à la doctrine de la « velayat e faqih » (gouvernement par le savant religieux) qu’il avait substituée à la monarchie renversée.

La dissemblance, bien sûr, entre l’époque tragique que l’Iran traverse depuis 1979 et l’attente persane plurimillénaire d’un âge d’or ouvert par le dieu du bien Ahura Mazda, puis par la religion musulmane, éventuellement par un messie temporel musulman, tient à ce que, en renversant l’équilibre entre le spirituel et le temporel, assuré par la présence à la tête de la communauté civile d’une autorité politique séculière – le roi –, l’islam depuis Khomeiny a fait entrer dans la réalité cette croyance en un royaume céleste qui pourrait se confondre avec le monde terrestre. Il faut reconnaître que les gens du clergé – de n’importe quel clergé – ont souvent du mal à distinguer les deux domaines spirituel et temporel, et peuvent être tentés de revendiquer leur autorité spirituelle pour imposer leurs vues politiques : mais ce qui peut être vrai dans la culture chrétienne en général l’est bien plus encore en islam.

Dans le contexte de la guerre actuelle, c’est donc à une véritable prise de conscience que les Iraniens sont appelés, s’agissant d’une eschatologie très ancienne. La montée dans l’opinion iranienne révoltée du prince Reza, héritier de son père renversé en 1979, que l’on voit désormais apparaître de plus en plus, pourrait être un signe des temps à venir. N

Photo adeline : Ahura Mazda, Persépolis.

« J’annonce et j’offre [ce sacrifice] au créateur Ahura Mazda, brillant et glorieux ; le plus grand, le meilleur, le plus beau ; le plus ferme, le plus intelligent, le plus parfait de forme ; suprême en sainteté ; sage pour le bien, qui donne la joie à plaisir ; qui nous a créés, qui nous a formés, qui nous a entretenus ; qui est l’Esprit très Bienfaisant. »

1. **.** Notamment par sa condamnation de l’alcool, qui ne doit rien à l’islam. [↑](#footnote-ref-1)
2. **.** Rappelons que le mot apocalypse signifie « révélation », « dévoilement ». [↑](#footnote-ref-2)
3. **.** Contrairement à la légende, les peuples arabes, y compris à La Mecque, n’étaient pas païens mais étaient imprégnés de culture judéo-chrétienne : lire Christoph Luxenberg : *The Syro-Aramaic reading of the Koran : a contribution to the decoding of the language of the Koran*, éd. Hans Schiler, Berlin 2007, traduction du texte original allemand, dont il n’existe pas de traduction française. Luxenberg est un pseudonyme destiné à protéger l’auteur. [↑](#footnote-ref-3)
4. **.** Les médias s’étonnent toujours de ce que certains djihadistes aient été des noceurs avant d’être des assassins religieux, mais précisément, c’est leur homicide pratiqué « dans la voie d’Allah » qui assure leur rédemption. [↑](#footnote-ref-4)
5. **.** Les tout premiers califes, datant d’une époque où l’islam n’était encore qu’une variante judéo-chrétienne, se disaient simplement lieutenants du défunt Mahomet. [↑](#footnote-ref-5)
6. **.** Un ayatollah est un mollah – maître spirituel – d’un rang élevé. Certains portent un turban non pas blanc mais noir ou vert, indiquant leur descendance de Mahomet par sa fille Fatima mariée au calife Ali, au même titre que les souverains du Maroc. [↑](#footnote-ref-6)
7. **.** Souvenir de la poétesse iranienne Hengameh Hoveyda, *Mediapart*, 1er janvier 2021. [↑](#footnote-ref-7)